

# Entre l'attente et l'effondrement

Taha Hussein

*Al-Balagh, 28 octobre 1945*

1 Tout est possible, même la réunion des contraires. Il n'est point douteux que le ministère égyptien ait demandé aux Anglais l'évacuation de l'Égypte et du Soudan et la révision du traité ; car nos ministres nous l'ont dit, et ils sont sincères, et ils ne peuvent qu'être sincères ; car assumer les charges publiques, s'établir sur les sièges du pouvoir et dominer les affaires de l'État sont autant de qualités qui imposent à leurs détenteurs la sincérité comme une obligation, et leurs langues ne prononcent que la vérité éclatante et tranchante, qui n'admet ni querelle ni ne s'expose à discussion ou chicane. Si donc nos ministres disent qu'ils ont demandé officiellement aux Anglais ce que l'Égypte veut qu'on leur demande, nous devons les croire, et si nous ne les croyons pas, malheur à nous ! Malheur à nous de la part des partisans des ministres, qui nous accuseront d'obstination et de vouloir sciemment nuire au gouvernement ! Et malheur à nous de la part des ministres eux-mêmes, qui nous accuseront d'ingratitude et de reniement du bienfait. Et qui sait ? Peut-être déchaîneront-ils sur nous quelque rigueur et nous feront-ils subir ce que nous détestons ! Car ils sont hommes de résolution et de détermination, hommes de tranchant et de certitude, et l'affaire est entre leurs mains ; ils peuvent faire ce qu'ils veulent, et il ne faut qu'un signe, visible ou caché, pour que ceux qui ne croient pas les ministres lorsqu'ils parlent s'exposent à ce qu'ils connaissent, et à ce qu'ils ne connaissent pas, de fâcheux.

2 Nos ministres sont donc sincères lorsqu'ils disent avoir demandé aux Anglais l'évacuation de la vallée du Nil, de sa source à son embouchure. Nous devons leur en savoir cette insigne bienfaisance, leur en rendre grâce pour cette éclatante faveur, et proclamer qu'ils ont mérité l'estime de la patrie. Mais nos ministres n'ont pas tous dit avoir demandé l'évacuation aux Anglais ; certains l'ont dit, et certains ont dit n'avoir rien demandé, et tous sont sincères, car tous sont ministres. Et le ministre est toujours sincère, même lorsqu'il énonce une chose et son contraire ; ainsi nos ministres qui nous ont dit avoir demandé l'évacuation sont sincères, et nos ministres qui nous ont dit ne pas l'avoir demandée sont sincères. Et l'affaire est on ne peut plus simple : il nous suffit d'annuler nos propres esprits, puisque l'esprit des ministres nous suffit ; il nous suffit de démentir nous-mêmes, puisque la sincérité des ministres

nous dispense d'autre chose ; et nous n'avons ni à espérer, ni à souhaiter, ni à aspirer à la gloire, ni à convoiter l'indépendance, ni à réclamer la liberté.

3 Et qu'avons-nous besoin de tout cela, quand nous ne sommes qu'un peuple mineur, sur lequel les ministres ont assumé la tutelle ? Ils pensent pour lui et sentent pour lui, et leur pensée et leur sentiment tiennent lieu, pour le peuple, de pensée et de sentiment ; il ne reste au peuple qu'à manger et à boire, s'il trouve de quoi manger et boire, et à s'éveiller et à dormir, si l'éveil et le sommeil lui sont accordés. Et si les ministres pouvaient manger et boire à la place du peuple, il serait juste que le peuple jeûne, puisque les ministres mangent à sa place et boivent à sa place, et l'épargnent de cette lourde peine. Et si les ministres pouvaient s'éveiller et dormir au nom du peuple, il serait juste que le peuple se suspende dans un état entre veille et sommeil, sans pousser trop loin la veille, où il trouverait ce qu'il déteste, ni sans se noyer dans le sommeil, où il trouverait ce qu'il aime, mais en oscillant entre les deux. Et quoi de plus doux que de voir le peuple demeurer ainsi oscillant entre veille et sommeil, tandis que les choses passent devant lui, perçues et non perçues, saisies et non saisies, simples chimères qui ne font que toucher l'âme d'un attouchement léger, et y font naître, elles aussi, une légère volupté.

4 Mais les ministres — au grand regret — ne peuvent dispenser le peuple du besoin de manger et de boire et de porter les charges de la vie matérielle ; il leur suffit de le dispenser de penser, de sentir, d'aspirer à la liberté, de tendre vers l'indépendance, et de réclamer l'évacuation ; car ils assument cette tâche, et l'assument par un débordement de providence divine qui a placé sur les épaules du président du Conseil les affaires de l'Égypte, et il les a portées, fort et solide, ferme et assuré.

5 Il n'est point douteux que la providence divine ait déposé dans l'âme du président du Conseil une étincelle de cette lumière sacrée qui le préserve de l'erreur, l'affranchit de la faiblesse, et ne le laisse énoncer que la vérité. Et il n'est point douteux qu'en choisissant ses collègues, le président du Conseil ait offert à chacun d'eux une petite part de cette étincelle sacrée, si bien que chacune de leurs âmes s'est remplie de sainteté et de lumière. C'est pourquoi il est notre devoir de croire les ministres, et de ne point douter de ce qu'ils nous disent en un même souffle : qu'ils ont demandé l'évacuation aux Anglais, et qu'ils n'ont pas demandé l'évacuation aux Anglais ! Car la providence divine a des secrets que ni vous ni moi, simples gens du commun, ne pouvons comprendre,

mais que comprennent les proches, les élus et les pieux, pour qui les voiles se lèvent et les rideaux s'écartent.

6 Il est donc notre devoir de croire nos ministres, et il est également notre devoir de croire M. Bevin, le secrétaire d'État britannique aux Affaires étrangères — non que la providence divine l'ait favorisé de ce poste, ou favorisé ce poste de sa personne, car la providence divine n'aime pas les Anglais et n'en choisit aucun pour quoi que ce soit ; la providence aime les Allemands, et choisit parmi eux Hitler, et aime les Égyptiens, et choisit parmi eux Son Excellence le président du Conseil. Il faut néanmoins croire M. Bevin, car lorsqu'il s'adresse à la Chambre des communes, il ne peut lui dire que la vérité ; le peuple britannique, en choisissant ses députés et ses ministres, sait comment les discipliner, les former et les dresser à ne jamais le tromper et à ne jamais lui dire autre chose que la vérité pure. Et rien ne pousse à douter de ce qu'a dit M. Bevin, qui nous apprend que l'Égypte ne lui a rien demandé. Il s'accorde en cela avec le ministre du Commerce, qui nous a appris que l'Égypte n'avait rien demandé, et avec le ministre des Finances, qui nous a appris que l'Égypte n'avait présenté aucun mémoire, car elle est trop élevée pour présenter des mémoires, et n'est pas au service des Anglais. Donc M. Bevin est sincère, puisqu'il s'accorde avec deux de nos ministres, et l'on sait que nos ministres sont toujours sincères, quoi qu'ils disent. Donc l'Égypte a demandé et n'a pas demandé, a écrit et n'a pas écrit, s'est mise en contact et ne s'est pas mise en contact, s'est séparée et ne s'est pas séparée, et elle satisfait par là les Égyptiens et les Anglais à la fois.

7 Et le contentement des Égyptiens est chose légère, car les Égyptiens se contentent de tout, et se contentent de rien. Et s'ils ne se contentent pas, combien abondante est l'eau que déverse le Nil, qu'ils peuvent boire claire ou boire trouble, ou dans laquelle ils peuvent carrément se jeter ! Personne ne s'en souciera, personne ne s'en préoccupera. Et pourquoi quiconque se préoccuperait-il des Égyptiens, alors qu'ils sont trop faibles pour quoi que ce soit ?! Ils ne sont même pas capables de contraindre leurs ministres à se conduire envers eux comme des ministres sérieux, à leur dire la vérité sans détour ni manœuvre, sans dissimulation ni chicane.

8 Quoi qu'il en soit, notre gouvernement a demandé l'évacuation et ne l'a pas demandée, a réalisé l'unité du Nil et ne l'a pas réalisée, a négocié avec les Anglais et n'a pas négocié avec eux. Et tous les Égyptiens se sont rassurés de cet état de choses, et un seul s'en est écarté, un seul sans second, et qui ne peut avoir de second parmi les

Égyptiens. Ne l'avez-vous pas encore reconnu ? C'est Son Excellence Ismail Sidqi Pacha. Ismail Sidqi Pacha n'aime ni la faiblesse ni le relâchement, ne tolère ni la lenteur ni les atermoiements, et n'accepte du président du Conseil que d'être ferme et résolu, comme il fut lui-même ferme et résolu, que d'être sincère en parole et droit en action, comme il fut lui-même sincère en parole et droit en action, et que d'être scrupuleux avec les Anglais, comme il fut lui-même scrupuleux avec eux. C'est pourquoi Sidqi Pacha s'est mis en colère il y a quelque temps, et a accusé Nokrachi Pacha de vouloir gagner du temps.

9 Or Nokrachi Pacha est un homme qui ne craint personne, mais il a néanmoins craint Sidqi Pacha ; à peine eut-il lu cet article qu'il réunit son corps politique et se soumit à ce que ce corps voulait de lui. Il décida donc, et le conseil des ministres décida avec lui, que le moment était tout à fait propice pour réclamer les droits de l'Égypte, et Sidqi Pacha se satisfut du président du Conseil et de ses collègues, si bien que le président du Conseil et ses collègues se satisfirent d'eux-mêmes. Et les choses allèrent leur cours, calmes et régulières ; le Parlement se réunit et ratifia la charte de San Francisco, et se rassura de savoir que les droits de l'Égypte étaient portés par l'élu de la providence divine, qui les mènerait sur le chemin du succès et de la réussite.

10 Et les choses auraient pu continuer ainsi pendant des semaines et des mois, si un lutin parmi les lutins anglais n'avait demandé au secrétaire d'État aux Affaires étrangères, à la Chambre des communes, ce que l'Égypte réclamait au sujet du Soudan ; sur quoi M. Bevin déclara ce qu'il déclara, et il apparut que l'Égypte n'avait rien demandé, bien qu'elle eût tout demandé. Certains Égyptiens furent étonnés de l'audace de M. Bevin, qui dit ce qui contredit la vérité connue en Égypte ; mais l'étonnement des Égyptiens n'a nulle valeur, de même que leur colère n'a nulle valeur, de même que leur contentement n'a nulle valeur non plus.

11 Mais la chose grave ... vraiment grave, la chose qui gâte le jour et prive de sommeil la nuit, c'est que Sidqi Pacha s'est mis en colère, et la colère de Sidqi Pacha est chose insupportable, et rien ne le prouve mieux que ceci : Nokrachi Pacha, qui ne craint personne et ne se préoccupe de personne, a craint la colère de Sidqi Pacha, et s'en est préoccupé, interrompant son repos et se hâtant vers la présidence, où il rencontra Sidqi Pacha. Et chacun des deux s'ouvrit à l'autre, parlant et écoutant, et nul sinon Dieu n'assista à leur entretien secret. Puis Sidqi Pacha se retira, sa colère s'étant taite, sans pourtant l'avoir quitté ; il en garda un reste en réserve jusqu'à ce que le corps politique se réunisse, et alors, si Sidqi

Pacha se met en colère, tout le corps se mettra en colère avec lui, ou si Sidqi Pacha se satisfait, tout le corps se satisfera avec lui. Et j'annonce aux Égyptiens la bonne nouvelle que Sidqi Pacha se satisfera avant que le soleil ne se couche, et que tout le corps se satisfera avant que le soleil ne se couche également, et que les choses se dérouleront au mieux du goût des ministres ; car ce qui importe n'est pas que l'évacuation soit réclamée ou ne le soit pas, et ce qui importe n'est pas que l'unité de la vallée du Nil soit réalisée ou ne le soit pas, mais ce qui importe est que les affaires en Égypte continuent sur leur cours actuel le plus longtemps possible. Voilà pourquoi la colère de Sidqi Pacha était grave, car Sidqi Pacha est l'un des piliers de l'ordre présent. Que lui se mette en colère, et qu'un, deux ou trois se mettent en colère avec lui, et l'ordre présent s'exposerait à l'effondrement ; et cet ordre ne doit pas s'effondrer, car son effondrement serait un retour au chaos qui remplit jadis l'Égypte de corruption — et qui, voyant l'Égypte à présent remplie de vertu, de prospérité, de réussite et de bien, songerait à la ramener à cette ancienne corruption ?

12 Ce qui importe donc n'est pas que nous réclamions les droits de l'Égypte, mais que l'Égypte demeure attachée à cette vie satisfaite qu'elle mène, à cette dignité abondante dont elle jouit, et à cette justice tant désirée à l'ombre de laquelle s'abritent tous les Égyptiens. Quant à l'évacuation, à la réalisation de l'unité de la vallée du Nil et à la révision du traité, ce sont là des affaires que le président du Conseil peut légitimement considérer lorsqu'il jugera le moment propice. Vous direz peut-être : le corps politique et le conseil des ministres ont décidé que ce moment est le plus propice de tous ! Mais ne vous hâtez pas envers vous-même, ni envers autrui, car le moment propice décidé par le corps et le conseil des ministres se situait dans la première quinzaine de septembre, et nous sommes à présent dans la seconde quinzaine d'octobre ; ce qui était propice il y a un mois peut ne plus l'être un mois plus tard. Et la providence divine a choisi Nokrachi Pacha, et nul autre, pour porter le dépôt national. Et donc, si Nokrachi Pacha juge le moment inopportun, son jugement est la vérité indubitable, et le corps politique doit s'y soumettre, et les ministres doivent s'y soumettre également, sous peine que l'ordre présent s'effondre, qu'un ministère neutre survienne, puis que des élections libres surviennent — et quoi de plus redoutable qu'un ministère neutre et des élections libres ?

13 Il faut que les Égyptiens choisissent — Dieu me pardonne — car les Égyptiens ont choisi depuis longtemps déjà. Il faut que les partisans de l'ordre présent choisissent, non entre l'assaut et la dispersion, comme

le leur proposait naguère Makram Pacha, mais entre l'attente et l'effondrement. Et donc, ils ne doivent rien réclamer au président du Conseil, ni se hâter en rien, et s'ils veulent lui demander quelque chose, qu'ils le lui demandent en particulier, à l'abri des censeurs et des surveillants ; s'ils se soumettent à cette règle, les choses iront aisément et sans peine, et s'ils s'en écartent et fatiguent Nokrachi Pacha de questions et de hâte, ce sera la catastrophe, et les gens se disperseront après s'être réunis, et se diviseront après s'être accordés, et ce mal qui ne doit jamais revenir reviendra. Connaissez-vous ce mal ? C'est la liberté du peuple, et malheur à l'Égypte si la liberté du peuple venait à y régner !

14 Voyez-vous, la chose est bien plus aisée que vous ne le croyez ! Plus aisée que réclamer les droits de l'Égypte, plus aisée que négocier avec les Anglais en secret ou en public, plus aisée que communiquer avec eux par voie officielle ou officieuse ; bien plus aisée que tout cela est simplement de savoir si l'ordre présent durera, ou ne durera pas.

15 Voilà la question, et il n'y a pas d'autre question — sauf dans les âmes du peuple, et qui donc se préoccupe des âmes du peuple ?!